

Pascal Morin

comment
trouver l'amour
à cinquante ans
quand on est
parisienne

(et autres questions capitales)



la brune au rouergue

Extrait de la publication

Présentation

Comment fait-on à 18, 30, 40 ou 50 ans, pour changer le cours de son existence, atteindre l'apaisement, conquérir le bonheur et peut-être même l'amour ? Dans son cinquième roman, Pascal Morin fait fi de toute résignation : ce conte moral nous entraîne dans une ronde lumineuse, à la suite d'une série de personnages saisis à un moment décisif de leurs vies.

Au centre de la ronde, Catherine Tournant, élégante prof divorcée un rien perfectionniste, dont la rencontre avec un jeune plombier black, Dimitri Diop, puis avec son père, va la confronter à ses préjugés. Comment Natacha Jackowska, élève médiocre de banlieue, peut-elle conquérir les codes de la branchitude parisienne, travailler pour Jérémie Lesdiguières, styliste gay, et faire lien avec Ève-Marie Saada, psychanalyste fragilisée par la quarantaine ? Dans cet entremêlement de destins, Pascal Morin défie les clichés actuels sur la solitude contemporaine. Avec humour et bienveillance, *Comment trouver l'amour...* introduit de la magie dans ces existences minuscules qui sont les nôtres.

Pascal Morin

Né en 1969 dans la Drôme, Pascal Morin s'est imposé dès son premier roman, L'eau du bain, en 2004.

Du même auteur

L'eau du bain, Rouergue, 2004, Babel, 2005.

Les amants américains, Rouergue, 2005, Babel, 2006.

Bon vent, Rouergue, 2006, Babel, 2010.

Biographie de Pavel Munch, Rouergue, 2009.

© Éditions du Rouergue, 2013

ISBN : 978-2-8126-0483-6

www.lerouergue.com

Pascal Morin



Comment trouver l'amour
à cinquante ans
quand on est Parisienne
(et autres questions capitales)

la brune au rouergue

À Emmanuel

*Si tu savais changer de nature
quand changent les circonstances,
ta fortune ne changerait point.*

Nicolas Machiavel, *Le Prince*.

PREMIÈRE PARTIE

Il fallut mettre le cercueil sur la tranche. Il ne passait pas, à l'horizontale, par la porte de l'emplacement maçonné qui lui était réservé, dans la haute paroi d'alvéoles de béton de la « section des indigents » du cimetière. La défunte était tellement grosse.

Catherine Tournant, debout, sérieuse et vêtue de noir, se trouva saisie par l'horreur de la situation. Elle qui, quelques secondes plus tôt, ironisait mentalement sur le décès de Sylvia Jackowska, mère de son élève Natacha, se fit une image trop précise de l'intérieur de la boîte pour rester détachée. Aussi arrêta-t-elle le flot de pensées cyniques qui affleuraient à son esprit. En d'autres circonstances, elle se serait abandonnée à formuler une remarque lapidaire à l'encre rouge dans la marge de la scène qu'elle était en train de vivre. Elle aurait laissé libre cours à cette pure manifestation de sa déformation professionnelle. Mais, ce jour-là, elle ne se le permit pas.

« Ça m'écœure ! » se disait de son côté Natacha Jackowska. Sa mère ne reposerait donc pas comme un gisant, allongée sur le dos, les mains jointes sur le ventre. Non, la position serait humiliante pour l'éternité. Sa mère, de toute façon, n'avait jamais été comme tout le monde. Elle était énorme. Un phénomène. Le cercueil, de la plus grande taille disponible dans les stocks municipaux, était plein de son corps, non pas comme un lit, mais comme un baquet. Et Natacha Jackowska avait cette vision en tête. Sa mère liquide. Emplissant le cercueil jusqu'au couvercle, heureusement étanche, jusqu'aux rebords, comme une terrine trop grasse. Sa mère, dans la mort même, était une marginale. Elle le savait depuis toujours. Dès son enfance, elle l'avait compris. Et Natacha Jackowska, élève de terminale littéraire au lycée Saint-John-Perse d'Aulnay-sous-Bois, où elle trimait pour de maigres résultats, oui, Natacha Jackowska, fille de cette émigrée polonaise étouffée par son propre corps devenu difforme, orpheline désormais depuis soixante-douze heures, esquissa, pour la première fois depuis longtemps, un sourire.

Catherine Tournant le remarqua. Elle se demanda ce qui pouvait, en un instant pareil, en être la cause. Malgré l'aide concrète qu'elle lui avait apportée, en l'accompagnant à la mairie pour faire les démarches auprès des services funéraires et en lui arrangeant un rendez-vous avec une assistante sociale, elle ne s'était pas véritablement intéressée à Natacha Jackowska. Elle s'en fit mentalement le reproche : « Dois être plus attentive aux autres. » Et puis, elle était bien décidée à savoir ce qui amusait la jeune fille, au milieu de tant de misère.

Natacha Jackowska se ressaisit sur-le-champ et reprit le visage impassible d'enfant triste qu'elle avait toujours porté

comme un masque. Elle était majeure depuis deux mois déjà. Elle avait eu dix-huit ans en juillet. Elle avait redoublé son CM2, mais jamais depuis. C'est toujours de justesse qu'elle était passée dans la classe supérieure et elle n'avait pas intégré la filière littéraire par choix mais par calcul : elle était totalement nulle en mathématiques et elle parlait le polonais. Deux raisons qui avaient convaincu ses professeurs de la pousser dans cette voie dont elle ne voyait pas l'intérêt. Elle n'aimait pas lire, pas écrire, et elle ne supportait les interminables cours de philosophie qu'en se réfugiant dans un monde fantasmé de liberté absolue et de règlements de comptes violents, toujours muette et lisse, effacée. Elle ne comprenait pas très bien pourquoi Catherine Tournant s'occupait d'elle.

« Je suis majeure et vaccinée », se répétait Natacha Jackowska.

Elle compta les gens. Quatorze. Aucun membre de la famille. Cinq employés municipaux. Catherine Tournant, sèche et digne. Cindy Pruvot, sa seule amie, qui portait son habituel gros pull en laine bigarré. Sept autres camarades, venus aux funérailles comme prétexte pour sécher les cours un matin de semaine. C'était là son seul monde. Et voilà que sa mère était morte. Cette femme qui n'avait jamais eu de mari, jamais d'homme pour servir de père à Natacha Jackowska. Et pas d'autre enfant qu'elle.

– Et maintenant, que vas-tu faire ? s'inquiéta Catherine Tournant qui endossa, dès la fin de l'office, le rôle qu'elle s'était reproché de ne pas avoir joué plus tôt, celui d'une confidente d'expérience, attentive et humaine à la fois.

Natacha, entendant cette question, comprit que la cérémonie était déjà terminée. Elle vit que l'on refermait l'alvéole à l'aide d'un opercule de ciment, que l'on emmurait à la truelle

le cercueil, sur la tranche pour les siècles des siècles. Sylvia Jackowska, sa mère, pouvait maintenant, comme beurre au soleil, se ramollir à loisir. Natacha eut la certitude pleine et entière qu'elle ne reviendrait pas dans ce cimetière. Elle se sentit libérée d'un poids et elle ne put s'empêcher, cette fois, de sourire franchement à Catherine Tournant.

– Je ne sais pas, lui répondit-elle sans angoisse.

Elle refusa poliment l'invitation à déjeuner de son professeur, prétendant qu'elle avait tout ce qui fallait à la maison et qu'elle avait besoin de se retrouver seule. Elle fit un signe de la main à Cindy Pruvot et tourna les talons.

Catherine Tournant regagna les quais du RER. Elle était à la fois effarée par ces obsèques, qu'elle qualifiait mentalement d'« inédites », et inquiète pour son élève. « Je la connais si mal, se disait-elle. Comment pourrais-je lui apporter du réconfort ? »

La veille encore, Catherine Tournant expliquait à sa classe de terminale L qu'il fallait toujours un « élément déclencheur » pour faire exister un récit.

« Vous comprenez, disait-elle, après la présentation d'un état stable, par exemple : "Il était une fois un pêcheur pauvre et sa femme", il doit se produire quelque chose : "Un jour, il attrapa un petit poisson d'or". »

Eh oui, il fallait rompre la félicité par un accident, briser la solitude par une rencontre, mettre à mal l'opulence par une catastrophe. On avait le choix, et les auteurs avaient expérimenté toutes sortes de stratégies, mais il était impossible d'y couper. On passait ainsi de l'immobilité à l'action, de la description à la narration, de l'imparfait au passé simple, grâce à l'adverbe « soudain ».

Comme souvent, depuis quelques mois, Catherine Tournant s'était mise à vagabonder en pensée parmi les peupliers couverts de gui qu'elle apercevait au loin par la fenêtre. Elle savait qu'ils s'alignaient le long du canal de l'Ourcq, même si elle ne s'était jamais aventurée jusque-là. Cela faisait dix-sept ans qu'elle travaillait au lycée Saint-John-Perse, son troisième poste. Elle avait vu défiler, une année scolaire chassant l'autre, plusieurs milliers d'élèves de seconde, première et terminale, auxquels elle avait réexpliqué patiemment des notions normalement acquises dès la sixième. Elle avait cessé de s'interroger sur le bien-fondé de la technicité des programmes, sur l'aplatissement des textes par l'étude et la disparition du plaisir de la lecture. Progressivement, elle s'était laissé anesthésier. Catherine Tournant ne se sentait bien qu'en pensée, au-delà de l'enceinte du lycée, parmi les peupliers. Elle faisait cours sans y être, discrète et efficace, irréprochable aux yeux de tous.

Avant la fin de l'heure, elle avait relevé les absences sur le carnet à souche jaune pâle fourni à cet effet. Natacha Jackowska était ce jour-là manquante, et Catherine Tournant avait demandé machinalement à ses élèves si elle était malade et s'ils en avaient des nouvelles.

« Elle n'est pas malade, avait alors répondu Cindy Pruvot, qui partageait d'ordinaire sa table avec Natacha. C'est sa mère. Elle est morte. »

Le choc de cette annonce passé, au milieu du silence spontané qui s'était fait dans la salle 221, sa salle, Catherine Tournant s'était aussitôt demandé comment elle pourrait venir en aide à son élève, bien décidée à ne pas rester, en de pareilles circonstances, un professeur anonyme. Elle tenait à ses principes. Toujours, elle avait mis un point d'honneur à se

rappeler que, derrière chaque visage, il y avait quelqu'un. Une personnalité. « De l'humain. »

Certes. Mais ce matin de fin septembre, veille des obsèques grotesques et sans lustre de Sylvia Jackowska, elle ne reconnut pas, au milieu de l'enchaînement falot des jours identiques, en cet événement, un « élément déclencheur » de la même portée que ceux, très théoriques, qu'elle entraînait ses élèves à reconnaître dans les fictions narratives. Si on lui avait dit qu'il suffirait du temps de cette année scolaire pour qu'elle tombe amoureuse, elle n'aurait pas voulu le croire. Et pourtant la scène invraisemblable à laquelle elle allait assister le lendemain aurait des conséquences inattendues, à la façon du fameux battement d'ailes du papillon.